

ROGER-LUC CHAYER

A movie poster for the film 'Alliance Invisible'. The central figure is a woman with blonde hair, wearing a black tactical jacket and gloves, looking directly at the viewer with a serious expression. Behind her, three soldiers in full combat gear stand in a dark, smoky environment. In the background, several drones with red lights are flying in a dark sky. The bottom of the poster shows a man from behind, wearing a black jacket, looking at a large screen displaying a complex network of glowing blue and red lines, suggesting a high-tech or surveillance theme. The overall atmosphere is dark and intense.

ALLIANCE
INVISIBLE

© Roger-Luc Chayer - Le Groupe National

La peur et la réaction des États face à la montée stratégique et militaire des armées LGBT, combinant puissance militaire, intelligence psychologique et respect strict des civils.

Le Groupe National
C.P. 172, Succursale Rosemont
Montréal (Qc) CANADA
H1X 3B7

Gayglobe.net/AI2.pdf

PRÉFACE

J'ai toujours trouvé ça fascinant : comment des gens qu'on marginalise depuis des siècles pourraient, un jour, retourner la table sans même hausser la voix. Pas avec des bombes. Juste avec de la discipline, des réseaux et une putain de patience.

Ce bouquin n'est pas une utopie rose bonbon. C'est une extrapolation froide : et si la peur changeait de camp ? Si ceux qu'on a traités de faibles devenaient les stratèges les plus efficaces du monde ?

J'ai voulu que ça reste sale, humain. Pas de héros parfaits. Pas de morale facile.

Dans un monde où les assauts contre les personnes LGBT+ se multiplient sans relâche, et où leur légitime aspiration à s'émanciper dans des sociétés plus équitables est systématiquement déformée en agression contre les valeurs traditionnelles, l'image d'une grande coalition LGBT+ transformée en armée invincible – mais strictement non létale – a donné naissance à ce roman.

Il s'agit évidemment d'une pure fiction.

Journaliste de métier et n'ayant jamais touché à l'écriture d'un roman – a fortiori de science-fiction –, j'ai été accompagné par l'intelligence artificielle et plusieurs outils pour donner vie, le plus fidèlement possible, à mon idée de départ.

En espérant que vous prendrez autant de plaisir que moi à rêver d'une armée LGBTQ+ ultra-puissante mais pacifiste... c'est parti !

PROLOGUE : L'ÉVEIL DE LA PEUR

À 03 h 17, les écrans du centre de commandement continental se sont mis à clignoter comme si quelqu'un avait renversé un seau de paillettes sur les radars.

Le colonel Matthias Verhoeven – quarante-huit ans, dos raide, cicatrice au menton qui le gratte quand il stresse – fixe les flux en temps réel. Des points lumineux apparaissent, disparaissent, réapparaissent ailleurs. Trop réguliers. Trop propres. Aucune signature connue, aucune unité enregistrée.

Il sent son pouls s'accélérer, pas comme au combat – comme quand on réalise que le danger n'est plus abstrait. Son fils dort à dix kilomètres de là, dans une chambre aux volets clos. Et ce gamin de dix-sept ans, choriste le dimanche, étudiant appliqué, vient soudain de devenir une donnée sur une carte holographique.

À des milliers de kilomètres, sur une plateforme offshore qui tangue doucement sous la houle noire, Ariane Solberg écrase sa cigarette dans un cendrier improvisé malgré les panneaux d'interdiction.

— Kade. Première démonstration. Pas de sang. Juste du bruit dans leurs têtes.

Kade hoche la tête sans un mot. Des drones furtifs décollent, brouillent les fréquences, simulent des déploiements massifs sur trois fronts à la fois. Les armées conventionnelles paniquent : invasion ? Attaque ? Exercice ? Personne ne sait.

Personne ne meurt.

Mais tout le monde commence à avoir peur.

Et dans le silence radio qui suit, un message arrive sur le canal personnel sécurisé de Verhoeven – un canal qui n'existe pas dans les registres officiels :

Nous sommes partout. Nous choisissons de ne pas frapper. Pour l'instant. Respectez les civils, nous ferons de même.



CHAPITRE 1

ZONE GRISE

Le blindé électrique roule feux éteints depuis vingt-sept minutes. L'habitacle sent le polymère chaud, la sueur rance et un vague relent de café froid oublié dans un gobelet.

Noor, assise à côté de Kade, fixe l'écran souple fixé au tableau de bord.

— Balise trois hors réseau. Troisième famille ce mois-ci.

Kade ne répond pas immédiatement. Il passe le pouce sur la crosse de sa carabine compacte – geste inutile, rassurant. La vision nocturne passive clignote doucement. Il repense à ses premières missions, avant les lois de « sécurisation morale », avant les centres de réorientation, avant que le mot « famille » devienne un code pour cible d'exfiltration.

Dehors, la rue pavillonnaire est figée dans le noir. Coupure sectorisée d'électricité. Officiellement un incident technique. Officieusement, un piège pour les forcer à bouger.

Le drone thermique montre la maison cible au bout de l'impasse. Volets clos. À l'intérieur : deux adultes, un enfant de huit ans – petite tache chaude blottie contre sa mère.

Puis les toits. Quatre signatures. Miliciens paroissiaux. Armement léger, casques bas de gamme, mais mandat élargi depuis deux ans.

— On est attendus, murmure Noor.

Ce n'est pas une question.

Kade observe l'image une seconde de trop. L'enfant.

— On continue.

Le blindé s'arrête à cinquante mètres. Portes ouvertes en silence. Déploiement en éventail. Les ombres les avalent comme si on les avait entraînés pour ça mille fois.

Kade progresse le long d'une clôture basse, capteur de mouvement bipant dans l'oreillette. Respiration stable de l'équipe.

Un tir claque – silencieux, modérateur. La balle ricoche à vingt centimètres de sa tempe.

— Contact toit nord.

Deux détonations contrôlées de sa gauche. Une silhouette bascule, roule jusqu'au trottoir.

Les autres ripostent. Méthodique. Pas de panique. Kade verrouille une cible, corrige l'angle, presse la détente. Impact. Chute.

Puis un cri – pas militaire. Humain.

La porte de la maison s'ouvre. La femme sur le seuil, gamin plaqué contre elle. Lumière crue de l'intérieur. Erreur fatale.

Un milicien surgit de l'angle mort, épaule son arme.

Kade tire avant même de calculer la distance. Thoracique. Le type s'effondre, flingue lâché.

Silence. Fragile.

— Extraction immédiate, lance Noor.

Ils traversent la rue en formation serrée. Kade entre le premier. Odeur de peur, de sueur, de bois ciré. La femme le fixe une fraction de seconde – ses yeux passent du patch discret sur son épaule (un cercle segmenté, sans arc-en-ciel) à son visage.

— On vous sort d'ici, dit-il. Pas de grands mots.

Ils repartent en moins de quatre minutes.

Dans le blindé qui accélère, Kade retire son casque, appuie la nuque contre la paroi froide.

Demain, les chaînes d'État parleront d'attaque contre une patrouille citoyenne. Les prêches du dimanche évoqueront une preuve de plus de l'offensive morale.

Dans certaines salles d'opérations, on ajoutera une ligne sur une carte : présence confirmée, niveau de menace accru.

Kade ferme les yeux une seconde. Il revoit les mains du gosse qui tremblaient sur la poignée.

La guerre n'a pas commencé officiellement.

Elle existe déjà.



CHAPITRE 2

NARRATIF NATIONAL

Capitale fédérale – 06 h 40

Le colonel Matthias Verhoeven n'a jamais aimé les écrans muraux. Trop propres, trop froids. Il préfère encore les vieilles cartes en papier glacé, celles où l'on peut planter une punaise et sentir le petit craquement sous le pouce, où l'on voit d'un coup d'œil les lignes de front et les points faibles. Mais depuis la réforme de commandement, tout est passé au numérique. Flux en temps réel. Alertes classifiées. Indices de radicalisation projetés en courbes élégantes.

À 06 h 12, l'alerte est apparue comme un point rouge discret dans le coin supérieur droit de l'interface unifiée.

Incident de niveau 3 – Impasse Saint-Barthélemy – milice territoriale engagée – pertes confirmées : quatre.

Il a d'abord cru à une bavure classique : une patrouille citoyenne qui avait mal tourné, des anarchistes isolés, peut-être un règlement de comptes local. Puis le rapport préliminaire est tombé.

Signature tactique cohérente.

Neutralisations propres, à distance, sans gaspillage de munitions.

Extraction réussie en moins de quatre minutes.

Aucune trace civile blessée.

Verhoeven agrandit l'image satellite figée. Les corps sur le toit sont déjà recouverts de bâches thermiques argentées qui brillent sous les premiers rayons du soleil. Les journalistes vont arriver dans moins d'une heure. Caméras braquées sur les veuves, sur les enfants en larmes, sur les drapeaux paroissiaux qu'on agitera devant les objectifs.

— On a confirmation d'un vecteur électrique à faible signature, dit le major Rinaldi dans son dos. Technologie non répertoriée dans nos stocks nationaux.

Verhoeven hoche la tête sans se retourner.

Il fait glisser l'écran vers la carte régionale. Trois incidents similaires en six mois. Toujours dans des zones où les centres de réorientation ont été renforcés. Toujours avec exfiltration réussie. Toujours sans bavure.

Il pense à son fils.

Dix-sept ans. Étudiant modèle. Chorale paroissiale le dimanche matin. Silencieux depuis quelques semaines. Plus

de longues discussions autour de la table le soir. Juste des « oui papa », des regards baissés.

Il repousse l'image mentale comme on ferme un tiroir.

— Déclaration du ministre dans trente minutes, rappelle Rinaldi.

— Je serai derrière lui, répond Verhoeven. Toujours derrière.

Il entre dans la salle de briefing. Les écrans diffusent déjà les images captées par des riverains : silhouettes sombres qui se fondent dans la nuit, mouvements précis, tirs presque inaudibles. Les chaînes d'information tournent en boucle le même ralenti, accentuant les ombres, colorisant artificiellement les contours pour que ça fasse plus dramatique.

Une bande rouge défile en bas de l'écran :

COMMANDOS IDENTITAIRES FRAPPENT UNE MILICE
CITOYENNE.

Le ministre arrive, visage grave, Bible fine glissée sous le bras comme un accessoire qu'il n'a pas choisi mais qu'il assume.

— Colonel, combien sont-ils ?

Question simple. Réponse impossible.

Verhoeven choisit la vérité opérationnelle, celle qu'on donne aux civils en costume :

— Assez pour coordonner sur plusieurs continents. Assez pour frapper où ils veulent. Pas assez pour tenir un territoire durablement.

Le ministre serre les mâchoires. Une veine pulse sur sa tempe.

— Mais assez pour inspirer, dit-il à voix basse.

Oui.

C'est exactement le cœur du problème.

L'Alliance – ou l'Internationale, comme les médias conservateurs l'appellent avec un mélange de mépris et de fascination – ne cherche pas encore la conquête ouverte. Elle cherche la démonstration. Chaque opération réussie fait monter le mythe. Et les mythes mobilisent plus que les sermons du dimanche.

Ils se placent devant les caméras à 07 h 15 précises.

Le ministre parle d'une voix posée, presque solennelle :

« Cette nuit, des forces extrémistes organisées ont assassiné des citoyens engagés dans la protection de nos valeurs fondamentales. Nous faisons face à une tentative

coordonnée de déstabilisation morale et politique. L'État répondra avec fermeté et unité. »

Verhoeven reste immobile derrière lui, regard fixe sur l'objectif. Il n'ajoute rien. Il n'en a pas besoin. Sa présence suffit : le militaire loyal, le rempart.

Mais intérieurement, il sent le sol se fissurer un peu plus.

Plus tard, seul dans son bureau, il ouvre un dossier classifié qu'il garde dans le tiroir du bas – celui qu'on n'ouvre que quand les choses deviennent sérieuses.

Projection 2052 : risque de fragmentation territoriale si l'Alliance obtient un soutien logistique étatique externe.

Un État qui les finance.

Un État qui les arme.

Alors ils ne seraient plus une ombre.

Ils seraient une armée.

Il regarde à nouveau l'image satellite de l'impasse. Quatre corps sous bâche. Un enfant qui n'apparaît plus sur aucun registre officiel.

Et pour la première fois depuis longtemps, une pensée qu'il n'aime pas du tout traverse son esprit :

Et si la peur que nous alimentons depuis des années était précisément ce qui les rend plus forts ?

Il ferme le dossier d'un geste sec.

Dans quarante-huit heures, le Parlement votera l'extension des pouvoirs militaires en zone intérieure.

Il signera l'avis technique sans hésiter.

Les budgets augmentent déjà.

Les milices seront intégrées plus profondément dans la chaîne de commandement.

Le protocole Séraphin est prêt depuis des mois, attendant son heure.

Verhoeven se lève, va jusqu'à la fenêtre.

En bas, la ville commence à s'éveiller. Des voitures klaxonnent. Des gens pressés traversent les passages piétons. La vie continue comme si de rien n'était.

Mais lui sait.

Chaque opération de l'Alliance est une petite fissure dans le mur.

Et les fissures, quand on les laisse s'élargir, finissent par faire tomber des pans entiers.

Il retourne s'asseoir.

Ouvre un nouveau flux sécurisé.

Regarde les cartes en temps réel.

Cherche un signe, n'importe lequel, qui pourrait lui indiquer où ils se cachent vraiment.

Rien.

Toujours rien.

Juste des points qui apparaissent et disparaissent.

Comme des fantômes.

Il ferme les yeux une seconde.

Pense à son fils.

Et se demande, pour la première fois, si le rempart qu'il défend depuis vingt-cinq ans n'est pas en train de devenir une prison.



CHAPITRE 3

ARCHITECTURE

Plateforme offshore – Secteur non déclaré

23 h 12 UTC

La structure tangue légèrement, un balancement régulier qui finit par devenir hypnotique après quelques heures. Officiellement, c'est une station de maintenance pour câbles sous-marins. Officieusement, elle n'existe sur aucune carte, aucun registre satellite civil, et les militaires qui la survolent de temps en temps regardent ailleurs – soit par ignorance, soit parce qu'on les paie pour le faire.

Ariane Solberg est au niveau supérieur, derrière la baie vitrée blindée qui donne sur l'Atlantique noir. La mer est calme ce soir, presque huileuse. Elle aime ces moments intermédiaires : ni terre ferme, ni pleine mer, ni légal, ni complètement clandestin. C'est dans ces zones grises que les choses durables se construisent.

Elle allume une cigarette – mauvaise habitude qu'elle n'arrive pas à lâcher malgré les détecteurs qui bipent doucement – et observe la projection holographique au centre de la pièce. Des points lumineux clignotent sur quatre continents : cellules autonomes, mais reliées par une

doctrine commune, un fil invisible qui les fait bouger comme un seul organisme.

Malik entre sans frapper, tablette à la main.

— Incident Saint-Barthélemy exploité à 63% sur les réseaux conservateurs. Taux de partage plus haut que prévu. Les hashtags tournent déjà : #Attaqueldentitaire, #DéfenseMorale.

Ariane ne se retourne pas tout de suite. Elle tire une bouffée, expire lentement.

— Et chez nous ?

— Recrutement en hausse. Surtout d'anciens du médical militaire et de la logistique. Des gens qui en ont marre de voir leurs patients disparaître dans les centres.

Elle hoche la tête. La violence visible nourrit la peur. La peur nourrit les deux camps. Cycle connu.

Elle finit par rejoindre la table holographique. Agrandit la carte d'un pays d'Europe centrale. Trois nouveaux centres de réorientation en construction. Vote d'urgence au parlement dans dix jours.

— État du réseau extraction ? demande-t-elle.

— Stable pour l'instant. Mais saturation probable si les centres continuent à s'étendre au même rythme. On

commence à manquer de points de chute sûrs en périphérie.

Ariane reste silencieuse un moment. Elle connaît les dynamiques d'escalade par cœur – elle en a rédigé des rapports entiers, autrefois, pour une coalition militaire internationale. Ironie du sort.

— Les Structurés deviennent un mythe, dit Malik. Ça nous échappe un peu.

— Non. Un mythe, ça se façonne.

Elle fait apparaître une nouvelle couche de données : perception publique globale. Dans certains pays, on les traite de terroristes. Dans d'autres, de résistants. Dans quelques capitales discrètes, de carte à jouer.

C'est ça qui l'inquiète le plus.

— Nous ne devons pas devenir l'outil d'un État tiers, dit-elle calmement.

— Trop tard, répond une voix depuis l'ombre de l'entrée.

Kade avance dans la lumière. Il a troqué l'uniforme neutre contre des vêtements civils sombres, mais son regard reste le même : stable, dur, un peu plus usé qu'il y a deux ans. Son rapport d'opération est déjà transmis.

— Ils veulent nous parler, poursuit-il.

Ariane comprend sans qu'il ait besoin de préciser. Un État. Probablement celui qui conteste déjà les sanctions morales imposées par les démocraties occidentales. Un rival stratégique prêt à financer n'importe quelle force capable de fissurer l'ordre actuel.

— Conditions ?

— Logistique lourde. Armement anti-drones avancé. Capacités de brouillage étendues. En échange... opérations ciblées sur des infrastructures spécifiques.

Elle ferme les yeux une seconde.

Voilà le seuil.

Protéger des familles, exfiltrer des gens, documenter les disparitions : ça ne nécessite pas de frapper des centrales ou des nœuds de données critiques. Renverser des gouvernements, si.

— Nous ne sommes pas une armée de conquête, dit Malik, presque pour lui-même.

Kade ne répond pas. Il pense aux toits de l'impasse. Aux miliciens mieux équipés chaque mois. Aux enfants qu'ils n'ont pas pu sortir à temps.

Ariane observe la carte.

Si l'Alliance reste strictement défensive, elle sera étouffée progressivement.

Si elle accepte un soutien étatique, elle change de nature.

— Combien de temps avant que les forces régulières intègrent totalement les milices paroissiales ? demande-t-elle.

— Dix-huit mois en estimation haute. Douze si les budgets accélèrent.

Douze mois.

Elle sait lire une trajectoire. À ce rythme, les centres deviendront des zones fermées. Les exfiltrations impossibles. Les disparitions non traçables. La résistance humanitaire se transformera en guerre asymétrique, qu'ils le veuillent ou non.

Elle active un canal sécurisé d'un geste sec.

— Ouvrez la ligne diplomatique officieuse.

Malik la fixe.

— Tu es sûr ?

— Non.

Elle regarde Kade.

— Mais je suis certaine d’une chose : si nous restons uniquement défensifs, ils gagneront sans avoir à déclarer la guerre.

Kade soutient son regard.

— Alors on change de doctrine ?

Silence.

Le bruit sourd des vagues contre la coque métallique résonne comme un battement lent, presque cardiaque.

Ariane prononce les mots avec une précision qui ne laisse aucune place au doute :

— Nous passons en posture dissuasive active.

Ce n’est pas une déclaration de conquête.

Mais c’est un pas.

Dans les capitales, les analystes commenceront bientôt à remarquer une coordination nouvelle. Des frappes non létales sur des infrastructures militaires. Des paralysies temporaires de réseaux de surveillance. Des démonstrations de capacité.

Un message.

Nous pouvons frapper.

Et nous choisissons encore de limiter.

Pour l'instant.

Ariane désactive la carte d'un geste.

— Préparez un scénario d'escalade graduée. Aucun civil. Aucune cible religieuse. Nous restons stratégiques.

Elle sait pourtant que le contrôle d'un mouvement armé devient plus fragile à mesure qu'il grandit.

Les mythes attirent des idéalistes.

Les guerres attirent des extrémistes.

En quittant la salle, elle se demande combien de temps l'Alliance restera fidèle à sa doctrine initiale.

Sauver.

Pas dominer.

Mais dans un monde où chaque camp parle de survie, la frontière entre défense et conquête devient mince.

Très mince.



CHAPITRE 4

EFFET SECONDAIRE

Complexe énergétique de Varga – 02 h 03

La cible n'était pas une église, pas une école, pas un quartier résidentiel.

C'était un nœud de données enfoui dans une centrale thermique vieillissante, utilisé depuis six mois pour héberger une extension du réseau national de surveillance civique. Officiellement : optimisation énergétique. Officieusement : agrégation biométrique massive, croisement de visages, de voix, de déplacements. Un œil de plus sur la population.

Ariane avait validé l'opération elle-même.

Objectif : neutralisation temporaire des serveurs.

Durée estimée : quatre-vingt-dix minutes maximum.

Impact civil : zéro prévu.

Message : nous pouvons atteindre vos points vitaux. Nous choisissons de ne pas les détruire.

Kade était posté sur une colline boisée à huit cents mètres, lunette thermique stabilisée contre l'épaule. Deux équipes infiltraient par le sud, une cellule cyber déjà en place pour déclencher la surcharge logicielle au signal.

— Fenêtre météo confirmée, dit Noor dans l'oreillette.
Brouillard bas, couverture satellite partielle.

Tout était propre. Trop propre, même.

Les forces régulières avaient renforcé la sécurité ces derniers mois. Moins de milices paroissiales improvisées. Plus d'anciens professionnels rappelés sous contrat spécial.

— Mouvement imprévu secteur ouest, murmure Kade.

Un véhicule utilitaire entre sur le site. Pas militaire.
Signature thermique irrégulière à l'arrière – trois personnes.

— Identification ?

Silence côté analyse. Puis :

— Maintenance civile. Équipe sous-traitante. Non prévu dans le planning transmis.

Ariane apparaît sur le canal prioritaire. Sa voix reste calme, mais on sent la tension.

— Possibilité de manipulation ?

— Faible, répond Malik à distance. Les registres semblent cohérents.

Kade ajuste l'optique. Trois silhouettes descendent : combinaisons fluorescentes, casques légers, sacs à outils. Des techniciens ordinaires.

Un des infiltrés chuchote dans le canal :

— On peut retarder.

La fenêtre numérique est déjà ouverte. La cellule cyber a franchi le premier pare-feu. Si on suspend maintenant, la trace sera détectée. Le site sera blindé pour des mois.

Ariane prend trois secondes de trop.

Trois secondes pendant lesquelles l'opération continue par inertie.

— On maintient, dit-elle enfin. Interruption minimale. Pas d'explosif, uniquement surcharge ciblée.

Kade sent une tension sourde dans la poitrine. Il n'aime pas l'inconnu.

Le signal part.

Dans la centrale, les écrans vacillent. Les serveurs entrent en boucle de protection. Les équipes infiltrées déclenchent les microcharges électromagnétiques directionnelles.

Puis quelque chose dérape.

Un arc électrique jaillit dans une galerie secondaire. Pas massive. Pas spectaculaire. Mais suffisante pour enflammer un conduit isolant qui n'aurait jamais dû être là – vieux, craquelé, mal entretenu.

Sur la lunette thermique de Kade, une des signatures civiles se transforme en halo blanc instable.

— Incendie non prévu ! crie Noor.

Les protocoles internes se déclenchent : portes coupe-feu automatiques. Mais la fumée s'accumule plus vite que prévu dans la section maintenance.

— Évacuation des civils ! ordonne Ariane.

Trop tard.

Une explosion secondaire – minime mais brutale – projette des débris à l'extérieur du bâtiment annexe. L'un des techniciens s'effondre près du véhicule utilitaire.

Kade ne réfléchit pas.

Il quitte sa position et dévale la pente malgré les protestations dans l'oreillette.

— Retrait immédiat, Kade !

Il ignore l'ordre.

Les infiltrés battent déjà en retraite par le sud. Les sirènes internes hurlent. Des unités militaires seront là en moins de dix minutes.

Il atteint le périmètre, neutralise d'un tir précis un garde qui surgit d'un angle, puis se précipite vers le technicien à terre.

Homme. Quarante-cinq ans environ. Hémorragie abdominale sévère.

Pas un soldat. Pas un milicien.

Un technicien.

Le regard de l'homme accroche le sien une fraction de seconde. Pas de haine. Pas d'idéologie. Juste la stupeur, et la douleur qui monte.

— Médical, besoin d'extraction civile, halète Kade dans le canal.

Silence.

Puis la voix d'Ariane, plus basse que d'habitude :

— Impossible. Les forces arrivent.

Il comprend.

S'il reste, il est capturé.

S'il emporte le civil, il ralentit l'exfiltration et met son équipe en danger.

Le technicien tente de parler. Du sang à la commissure des lèvres.

Kade presse une compresse d'urgence contre la plaie. Compression maximale. Gestes automatiques appris dans une autre vie.

Les phares militaires apparaissent au bout de la route.

— Kade. Maintenant.

Il hésite une seconde.

Puis il active la balise anonyme d'urgence civile – un signal transmis aux services médicaux locaux sans signature identifiable.

Il se relève.

Le regard de l'homme le suit.

Il part.

À 06 h 12, les images tournent déjà en boucle sur toutes les chaînes nationales.

« Attentat terroriste contre une infrastructure stratégique. »

Plan serré sur le véhicule calciné.

Photo du technicien : père de deux enfants. Sourire figé sur une photo de famille.

Citation du ministre : « La barbarie idéologique a franchi un seuil. »

Le colonel Verhoeven regarde les images sans cligner des yeux.

Un mort civil confirmé. Deux blessés graves.

C'est le basculement qu'il attendait.

— Préparez l'activation du protocole Séraphin, dit-il calmement.

Extension des pouvoirs d'arrestation.

Surveillance sans mandat.

Intégration complète des milices dans la chaîne de commandement.

L'opinion publique suivra.

La peur vient de changer de camp.

Sur la plateforme offshore, personne ne parle.

Les données défilent : impact médiatique, courbe de condamnation internationale, perte de soutien dans deux pays neutres.

Ariane fixe un point invisible sur la table holographique.

— C'était une cible stratégique, dit Malik, presque pour lui-même.

Oui.

Mais la guerre ne se mesure pas seulement en cibles.

Kade entre, silencieux. Il retire son casque et le pose sur la table avec un bruit sourd.

— Il avait une alliance à la main, dit-il simplement.

Ariane ferme les yeux.

La doctrine vient de se fissurer. Sauver. Pas dominer.

Mais désormais, un nom civil sera associé à leur message dissuasif.

Elle inspire lentement.

— Nous assumons publiquement la responsabilité partielle, déclare-t-elle.

Les regards se tournent vers elle.

— Nous reconnaissons l'erreur technique. Nous exprimons des regrets. Et nous réaffirmons que nos cibles sont exclusivement militaires.

— Ça nous fragilise, dit Malik.

— Ça nous humanise.

Elle sait pourtant que ce geste ne suffira pas à inverser la narration nationale adverse.

Une seule image d'un corps civil suffit à effacer dix opérations propres.

Kade regarde l'océan par la baie vitrée.

Les vagues frappent la structure avec un rythme régulier, indifférent.

La guerre vient réellement de commencer.

Pas parce qu'ils ont frappé.

Mais parce qu'ils ont échoué à rester impeccables.



CHAPITRE 5

PROTOCOLE SÉRAPHIN

Capitale fédérale – 04 h 30

Le décret fut signé sans cérémonie.

Pas de musique solennelle, pas de drapeau hissé, pas de caméra pour immortaliser le moment. Juste une signature numérique apposée sur un document de trente-sept pages rédigé depuis des mois et gardé en réserve comme une arme chargée.

Protocole Séraphin : Activation niveau 1.

Extension immédiate des pouvoirs d'arrestation préventive.

Détention administrative sans inculpation jusqu'à quatre-vingt-dix jours.

Suspension temporaire du contrôle judiciaire en matière de sécurité intérieure.

Intégration des milices territoriales sous commandement militaire unifié.

Le colonel Matthias Verhoeven relut une dernière fois la clause 12 : « Menace idéologique structurée visant à altérer l'ordre constitutionnel. »

Formulation suffisamment vague pour englober presque n'importe qui. Un partage de lien, une conversation privée, un don à une association culturelle. Le doute suffisait.

Il valida.

Dans les centres de commandement régionaux, les écrans changèrent de couleur. Les indicateurs de surveillance s'ouvrirent comme des fleurs carnivores. Des listes furent débloquées.

Des noms.

Des adresses.

Des correspondances croisées.

Certains étaient membres actifs de réseaux d'exfiltration.

D'autres avaient simplement partagé un article classé comme subversif.

D'autres encore n'avaient rien fait du tout.

Mais dans une logique de prévention, le doute suffit.

Quartier Est – 05 h 12

Les premières portes furent enfoncées avant l'aube.

Pas par des milices désordonnées en uniformes improvisés.
Par des unités mixtes en tenue réglementaire : casques noirs, insignes nationaux bien visibles, caméras embarquées pour documentation légale.

Procédure propre.

« Par ordre du ministère de la Sécurité intérieure, vous êtes placé en détention administrative pour vérification. »

Les mots étaient neutres.

Les conséquences, non.

Dans un appartement du troisième étage, un étudiant fut tiré de son lit. Son crime : avoir participé à une collecte de fonds pour une organisation désormais classée « structure de soutien logistique dissidente ». Il n'avait jamais porté d'arme. Il n'avait jamais manifesté. Juste donné vingt euros via une appli anonyme.

Dans une autre rue, une femme de soixante ans fut menottée devant ses voisins. Elle animait depuis vingt ans un groupe de discussion communautaire dans une salle paroissiale. On l'accusa de « propagation d'idéologie subversive ».

À la radio nationale, un bandeau défilait en continu :

« Opération de sécurisation préventive après l'attentat de Varga. »

Les arrestations se multiplièrent. Ciblées, selon les communiqués officiels. Chirurgicales.

Verhoeven suivait les flux sur l'écran central de la salle de crise.

— Nombre ?

— Cent vingt-deux interpellations dans les trois premières heures, répondit Rinaldi. Résistance minimale.

Le colonel observa les données biométriques en temps réel : pouls, localisation, empreintes. Il savait que parmi ces noms se trouvaient probablement des membres périphériques de l'Alliance. Peut-être même des opérateurs dormants.

Il savait aussi que la majorité n'avaient jamais porté une arme.

— Nous devons frapper avant qu'ils ne consolident, dit-il.

Il croyait à la logique stratégique. Neutraliser les réseaux avant qu'ils ne deviennent structurels.

Il croyait aussi protéger son pays.

Mais une ligne interne du rapport attira son attention :

Indice de radicalisation secondaire projeté : +28% suite aux arrestations publiques.

Il resta immobile.

La répression nourrit la clandestinité.

La clandestinité nourrit la mythologie.

La mythologie nourrit l'engagement.

Cycle connu. Théorisé. Documenté.

Et pourtant appliqué.

Plateforme offshore – 09 h 47

Les écrans s'illuminaient de rouge.

Arrestations confirmées dans quatre grandes villes. Blocage bancaire ciblé. Gel d'associations culturelles. Suspension de plusieurs médias indépendants.

Malik parlait trop vite, les doigts crispés sur la tablette.

— Ils exploitent Varga pour justifier une purge. On a perdu au moins trois relais logistiques urbains. Deux cellules de soutien compromises.

Kade restait silencieux. Il regardait défiler les visages sur l'écran : certains reconnus. D'autres inconnus. Des civils.

— Combien de nos opérateurs ? demanda Ariane.

— Aucun confirmé pour l’instant. Mais on est trop près.

Ariane analysait la trajectoire.

Ce n’était plus une réponse ponctuelle.

C’était une stratégie de terre brûlée sociale.

— Ils veulent provoquer une réaction, dit-elle.

— Alors on frappe plus fort ? proposa une voix au fond de la salle. Un nouveau venu. Ancien capitaine d’infanterie, regard dur.

Kade tourna légèrement la tête.

La fracture interne commençait.

Ariane répondit sans hausser le ton.

— Non. Ils veulent que nous validions leur récit. Nous ne le ferons pas.

— Ils enferment des innocents !

— Justement.

Silence tendu.

Elle fit apparaître une carte des arrestations.

— Regardez les zones ciblées. Ce ne sont pas seulement nos relais. Ce sont des quartiers mixtes, des espaces communautaires ouverts. Ils élargissent la définition de menace.

Elle agrandit un point lumineux.

— Si nous répondons par une frappe militaire, chaque arrestation sera perçue comme légitime. Nous devons déplacer le terrain.

— Comment ? demanda Kade.

Elle le regarda.

— En exposant Séraphin.

Capitale – 18 h 22

Les images fuitèrent sur plusieurs plateformes étrangères en simultané.

Enregistrements internes de réunions préparatoires au protocole. Documents montrant que le décret avait été rédigé bien avant l'incident de Varga. Tableaux prévoyant une « opportunité catalytique ».

Le mot était là.

Catalytique.

Les chaînes internationales commencèrent à relayer l'information. Des juristes parlèrent d'instrumentalisation. Des gouvernements neutres demandèrent des explications.

Dans son bureau, le colonel Verhoeven regardait l'écran sans expression.

— Origine de la fuite ?

— Inconnue. Cryptage multi-sauts. Professionnel.

Il savait.

Ce n'était pas une frappe explosive.

C'était plus dangereux.

Ils attaquaient la légitimité.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

En bas, dans la rue, des manifestants commençaient à se rassembler. Pas des milliers. Quelques centaines.

Mais visibles.

Il pensa à son fils.

Puis à la phrase qu'il avait lue des années plus tôt dans un rapport sur les insurrections :

« Un mouvement devient réellement dangereux lorsqu'il maîtrise à la fois la force et le récit. »

Il se demanda s'il venait de leur offrir les deux.

Plateforme offshore – nuit

Ariane regardait les premières réactions internationales.

Ils avaient évité de tirer.

Mais ils avaient frappé ailleurs.

— Ce n'est qu'un début, dit Malik.

— Oui.

Kade observait les vagues heurter la structure métallique.

Les arrestations continuaient.

La tension montait.

La guerre n'était plus seulement clandestine.

Elle devenait visible.

Et quand une guerre devient visible, elle attire des acteurs imprévisibles.

Très imprévisibles.



CHAPITRE 6

FILS EN LIGNE DE MIRE

Capitale fédérale – 21 h 16

Le colonel Matthias Verhoeven n'avait jamais imaginé que la guerre frapperait à sa porte.

Pas dans les rues. Pas sur les cartes tactiques. Pas sur les écrans de la salle de crise.

Mais dans la vie qu'il croyait protégée, isolée, hors du champ de bataille.

Son téléphone personnel vibra sur le bureau – numéro inconnu, crypté, sans préfixe local. Il décrocha par réflexe, comme on attrape un flingue chargé.

— Colonel Verhoeven ?

Voix calme, neutre, presque polie.

— Qui est à l'appareil ?

Ton militaire, sans trahir l'inquiétude qui monte déjà.

— Votre fils.

Une pause courte, comme pour laisser le mot s'installer.

— ...Quoi ?!

— Il n'est pas blessé. Mais il a été identifié comme participant à une initiative civile jugée « subversive » par le protocole Séraphin. Nous souhaitons votre coopération pour éviter tout incident.

Verhoeven sentit le sol se dérober sous lui. Son fils. Étudiant modèle. Choriste le dimanche. Rien qui ait jamais été suspect. Rien qui ait jamais justifié une surveillance.

— Où est-il ? demanda-t-il, la voix plus basse, presque un murmure.

— Dans une installation de détention provisoire. Vous le connaissez sous le nom de code interne « Séraphin 07 ».

Il se raidit. Le protocole qu'il avait validé, le décret qu'il avait signé, venait de se retourner contre son propre sang.

— Pourquoi ?! hurla-t-il malgré lui. Il n'a rien fait !

— Nous appliquons simplement les protocoles établis, répondit la voix avec une patience presque mécanique. Tout est sous contrôle. Votre coopération peut réduire les risques.

La colère et la terreur se mêlèrent dans sa poitrine. L'ordre qu'il avait imposé à son pays, la sécurité qu'il croyait garantir, s'effondrait autour de lui. Chaque mot de cette voix invisible pesait comme une accusation.

— Donnez-moi sa localisation exacte, ordonna-t-il.

Silence.

Puis :

— L'accès est conditionné à votre engagement à suspendre toute interférence dans les opérations Séraphin.

Verhoeven se figea. Le dilemme se dressait devant lui, brutal, nu : ses principes, son devoir envers l'État... ou la vie de son fils.

Il pensa à Ariane Solberg, à Kade, à tous les noms qu'il avait classés comme ennemis abstraits sur des rapports. Plus maintenant. Leurs gestes n'étaient plus des statistiques. Ils avaient frappé au cœur de sa famille.

Il se recula de la fenêtre, le regard fixé sur les lumières de la ville qui scintillaient en contrebas. Les arrestations continuaient quelque part, le protocole avançait. Mais maintenant, chaque décision, chaque ordre pouvait tuer ou sauver son fils.

Il raccrocha sans répondre.

Le silence dans le bureau devint assourdissant.

Plateforme offshore – 22 h 48

Ariane Solberg observait les cartes holographiques, les flux de données et les communications sécurisées. Le visage tendu, mais froid comme toujours.

Malik entra rapidement.

— Rapport prioritaire. Les interceptions indiquent un mouvement interne sur le protocole Séraphin. Le colonel Verhoeven. Fils impliqué.

Ariane ne bougea pas immédiatement. Elle connaissait le nom du fils depuis peu – l’algorithme l’avait classé comme « cible secondaire non prioritaire » lors des premières listes d’arrestations. Jusqu’à présent, il n’avait jamais été activé.

— La situation devient délicate, dit-elle enfin. Le colonel ne peut plus rester strictement dans le cadre de son protocole s’il croit son fils menacé. Nous devons exploiter ça.

Kade fronça les sourcils.

— Tu veux qu’on fasse quoi ? C’est un civil... et nous ne pouvons pas simplement le libérer sans déclencher une crise totale.

— Exactement. C’est là que la dissuasion prend son sens. Si nous intervenons subtilement, nous pouvons créer un canal

de négociation indirect. Pas d'attaque militaire. Pas de frappe visible. Seulement un signal que le colonel ne peut ignorer.

Malik consulta les données en temps réel.

— Surveillance des communications militaires locales : vulnérabilité temporaire dans les protocoles de transmission cryptée. Nous pouvons insérer un message ciblé et sécurisé, uniquement pour lui.

— Et le risque ? demanda Kade.

— Faible, répondit Ariane, mais la portée psychologique est maximale. C'est une démonstration de contrôle. Pas de violence. Mais un message clair : nous savons où il est.

Elle fit apparaître un schéma détaillé. Trois équipes : infiltration numérique, surveillance discrète sur le terrain, couverture cyber-défensive pour effacer toute trace. L'objectif : créer une pression indirecte sur le colonel, sans exposer son fils à un danger réel.

— Préparez l'opération, dit-elle. Horaires : insertion dans trente-cinq minutes. Transmission du message dans quarante-cinq. Extraction complète simulée par des drones de diversion.

Kade hocha la tête.

— Je vais superviser l'équipe terrain. Nous allons assurer que rien ne touche le fils. Pas un faux pas.

— Malik, tu assures le canal sécurisé et les signaux numériques. Pas de fuite, pas d'alerte.

— Compris.

Ariane observa les flux. Elle savait que c'était le moment où la guerre devenait psychologique. Aucun échange de balles. Aucun mort. Juste une démonstration de puissance, subtile mais totale.

— Tout doit être parfait, dit-elle enfin. Le colonel doit comprendre qu'il n'a pas le contrôle, mais que nous n'avons pas l'intention de tuer.

— Compris, répondit Kade. On ne se trompe pas sur ce genre de pression.

Le temps s'écoula lentement. Les minutes semblaient longues. Les vagues contre la plateforme étaient un rappel constant de l'isolement, mais aussi de la sécurité relative.

Puis, à 23 h 23, le premier signal partit. Une série de transmissions chiffrées interceptées uniquement par le réseau personnel du colonel.

Un message simple, clair, impérieux :

Nous savons où se trouve votre fils. Il est sauf. Mais vos prochaines décisions détermineront le reste.

Dans la capitale, le colonel Verhoeven reçut le signal sur un canal qui n'existait pas pour les systèmes officiels. Il comprit immédiatement qu'il venait de perdre le contrôle.

Pour la première fois, il n'était plus maître de la situation.

Et Ariane savait que ce petit acte allait tout changer :

Non seulement le colonel serait contraint de négocier indirectement, mais la dynamique de la guerre venait de basculer.

La peur, désormais, avait un visage humain et une voix invisible.



CHAPITRE 7

PLAN EN MOUVEMENT

Plateforme offshore – 22 h 48

Ariane Solberg ne dormait presque plus.

Pas par insomnie héroïque, mais parce que le sommeil, quand il venait, était peuplé de cartes qui clignotaient et de noms qui disparaissaient. Elle était assise à la table holographique, les manches relevées, un mug de thé froid oublié à côté d'elle. La lumière bleue des projections lui donnait un air spectral.

Malik entra sans bruit, comme d'habitude.

— Le colonel a raccroché sans répondre. Mais il a lu le message. Le canal est resté ouvert dix-sept secondes de plus que nécessaire. Il a hésité.

Ariane hocha la tête lentement.

— Il va négocier. Pas tout de suite. Mais il va le faire.

Elle fit tourner la projection : une vue en coupe du centre de détention provisoire où le fils du colonel était détenu. Pas une prison classique – un bâtiment administratif reconverti, caméras partout, gardes en rotation, mais pas de barreaux visibles. Séraphin 07. Un nom de code parmi des centaines.

— On ne le touche pas, dit-elle. Pas un cheveu. On le protège même, si besoin.

Kade, adossé au mur du fond, croisa les bras.

— Protéger le fils d'un officier qui signe nos arrestations ? C'est risqué. Si on le sort maintenant, on perd le levier. Si on le laisse là trop longtemps, on risque une bavure de leur côté.

— On ne le sort pas. Pas encore. On crée un canal. Indirect. Subtil.

Ariane zooma sur la carte de la capitale. Les flux de surveillance militaire clignotaient en rouge intermittent – vulnérabilités temporaires dans les protocoles de transmission.

— Malik, prépare un nouveau paquet de données. Pas une menace directe. Une preuve.

— Preuve de quoi ?

— Que nous savons exactement où il est. Numéro de cellule. Routine des gardes. Emploi du temps du gamin. Et

en même temps... une assurance. Nous n'avons pas l'intention de lui faire du mal.

Malik fronça les sourcils.

— Tu veux lui montrer qu'on pourrait, mais qu'on ne le fait pas ?

— Exactement. La dissuasion n'est pas dans la violence. Elle est dans la capacité à la violence, et dans le choix de ne pas l'exercer.

Kade s'approcha de la table.

— Et le terrain ? On place une équipe près du centre ?

— Discrète. Pas d'intervention. Juste de la surveillance. Si les gardes internes commencent à maltraiter qui que ce soit – y compris lui – on intervient. Mais seulement en dernier recours.

Malik tapa rapidement sur sa tablette.

— Insertion d'un message secondaire dans trente minutes. Même canal. Contenu : localisation précise + photo récente du gamin prise par une caméra de surveillance interne. Plus une ligne : « Il est en sécurité tant que vous restez raisonnable. »

Ariane acquiesça.

— Ajoute une proposition. Pas une exigence. Une ouverture : « Un canal de dialogue indirect reste possible. Conditions à discuter. »

Kade secoua la tête, presque imperceptiblement.

— Il va voir ça comme du chantage.

— Il va le voir comme une réalité. Il a signé Séraphin. Il sait ce que ça implique. Maintenant, il va devoir vivre avec.

Le silence retomba, seulement troublé par le ronronnement discret des serveurs et le clapotis des vagues contre la coque.

Ariane se leva, alla jusqu'à la baie vitrée. L'océan était noir, sans lune.

— Préparez la phase suivante, dit-elle sans se retourner. Des manœuvres simulées sur trois continents. Pas d'action réelle. Juste assez pour que leurs radars s'affolent. Mouvements de troupes fictifs, brouillage ciblé, signaux de coordination.

— Pour le forcer à réagir ?

— Pour lui montrer l'ampleur. Il doit comprendre que nous ne sommes pas un groupe isolé. Nous sommes une structure. Et que si on passe à l'action réelle, ce sera coordonné, rapide, et sans effusion inutile.

Malik hochâ la tête.

— Scénario prêt dans une heure.

Kade resta un moment silencieux, puis :

— Et si le colonel choisit l'État plutôt que son fils ?

Ariane se tourna vers lui. Son regard était calme, presque fatigué.

— Alors ce sera la guerre totale. Mais je ne crois pas qu'il le fera. Pas encore.

Elle revint à la table, posa les mains à plat sur la surface holographique. Les points lumineux dansèrent sous ses paumes.

— On ne veut pas détruire son monde. On veut qu'il arrête de détruire le nôtre.

Kade ne répondit pas. Il pensa au gamin dans sa cellule. À l'alliance que le technicien de Varga serrait dans sa main quand il est mort. À tous les noms qui défilaient sur les listes d'arrestations.

La plateforme tangua doucement.

Ariane murmura, presque pour elle-même :

— Chaque minute compte maintenant.

Et dans cette nuit sans étoiles, le plan se mit en mouvement.

Subtil.

Invisible.

Inévitable.



CHAPITRE 8

LE DILEMME DU COLONEL

Capitale fédérale – 00 h 17

Le colonel Matthias Verhoeven resta assis face à son bureau, la lumière blafarde des écrans reflétant ses traits tirés. Les minutes s'égrenaient comme des grains de sable dans un sablier invisible. Le message crypté n'était plus qu'un halo pâle sur l'écran personnel, mais il pesait comme une armée entière.

Nous savons où se trouve votre fils. Il est sauf. Mais vos prochaines décisions détermineront le reste.

Il se leva lentement, marcha jusqu'à la fenêtre. La ville dormait en bas, ou faisait semblant. Chaque lampadaire, chaque rue vide, chaque véhicule qui passait au loin lui rappelait que la vie continuait – pour les autres. Pas pour lui. Pas ce soir.

Il pensa à son fils : les rires d'enfant qu'il n'avait plus entendus depuis des années, les bulletins scolaires impeccables, la chorale le dimanche matin où il chantait avec une voix claire qui faisait toujours un peu monter les

larmes à sa mère. Tout ce qu'il croyait savoir de lui. Et maintenant, un réseau clandestin international avait le pouvoir de décider de son sort.

Il repensa à Ariane Solberg. À Kade. À ce qu'il avait toujours considéré comme des ennemis abstraits sur des rapports, des points sur des cartes. Plus maintenant. Leurs gestes n'étaient plus des statistiques. Ils avaient frappé au cœur de sa famille.

— Qu'est-ce que je peux faire ? murmura-t-il, seul dans la pièce.

Son état-major attendait ses ordres quelque part dans le bâtiment. Les arrestations massives continuaient sous Séraphin. La pression politique, médiatique et militaire était maximale. Chaque décision pouvait provoquer un chaos public.

Il savait que toute action contre l'Alliance risquait de mettre son fils en danger. Mais l'inaction risquait de montrer un signe de faiblesse, de fracturer l'autorité de l'État et de provoquer des imitations ailleurs.

Il sortit son téléphone sécurisé. Numéro interne, direct, sans trace sur les canaux habituels.

— Rinaldi. Préparez la salle de crise. Nous devons... négocier.

Il prononça le mot à voix haute, comme pour se convaincre lui-même.

Il consulta ses notes : les lois, le protocole, les précédents internationaux. Tout cela semblait dérisoire face à un dilemme familial qui transcendait les règles et la stratégie.

Dans les minutes suivantes, il contacta ses principaux conseillers. Leur réaction fut immédiate : prudence, fermeté, refus de céder.

— Colonel, on ne négocie pas avec des terroristes, dit l'un d'eux d'une voix tendue.

— Ce ne sont pas des terroristes classiques, répondit Verhoeven. Ils n'ont pas fait une seule victime civile intentionnelle.

Silence de l'autre côté.

— Et votre fils ?

La question resta suspendue.

Verhoeven raccrocha sans répondre.

Il revint à son bureau, rouvrit le message. Relut chaque mot. Chaque nuance.

Il sortit une feuille blanche – méthode classique, hors ligne, aucune trace électronique – et commença à rédiger sa

réponse. Chaque phrase devait être calibrée : montrer qu'il était prêt à parler, sans paraître faible ; protéger son fils, sans céder à la pression ; maintenir l'autorité de l'État, sans provoquer un affrontement ouvert.

Il écrivit lentement, ratura, recommença. Une virgule mal placée pouvait être interprétée comme un défi.

Finalement, il relut une dernière fois :

Votre action a été remarquée. Vous avez démontré une capacité stratégique et un contrôle impressionnants. Mon fils est un citoyen sous ma protection, et toute menace envers lui sera considérée comme une violation de la loi nationale. Je suis disposé à ouvrir un canal de dialogue indirect pour clarifier les intentions et limiter les dommages. Toute action supplémentaire sera évaluée sous ma responsabilité directe.

Pas d'émotion. Pas de fioritures. Juste la froide précision militaire.

Il plia la feuille, la glissa dans une enveloppe sécurisée, et la transmit via un canal physique jusqu'au centre de cryptage.

Plateforme offshore – 03 h 42

Ariane reçut la réponse presque immédiatement – le canal était toujours ouvert, comme une ligne téléphonique que personne n'avait raccrochée.

Elle l'analysa rapidement. Chaque mot révélait un subtil mélange de respect, de menace implicite et de vulnérabilité personnelle.

— Il joue, murmura-t-elle. Mais il ne panique pas. Il comprend l'enjeu.

Malik se pencha sur l'écran.

— Chaque phrase est calibrée pour maintenir la tension sans déclencher de conflit ouvert.

Kade observa Ariane, le visage fermé.

— Maintenant, nous devons décider de la prochaine étape. Un faux pas, et nous perdons l'initiative psychologique.

— Exactement. Nous envoyons un signal subtil, mais clair : nous pouvons protéger, mais nous pouvons aussi frapper si nécessaire. Et nous commençons à créer un terrain neutre pour négociation future.

Ariane fit apparaître une projection holographique : un plan d'échanges indirects, une série de messages codés et de simulations de mouvements pour tester les réactions du colonel.

— Il ne peut pas savoir exactement où nous sommes, dit-elle, mais il doit sentir notre capacité. La peur est un outil puissant. Pas pour le détruire, mais pour le faire agir.

Le colonel, de son côté, sentit l'effet presque immédiatement. La tension qui le paralysait depuis des heures commença à se transformer en concentration aiguë. Il savait que l'Alliance n'avait pas l'intention de nuire à son fils. Mais chaque action future dépendrait de son prochain mouvement.

Et dans cette danse invisible entre contrôle et menace, pouvoir et vulnérabilité, les règles de la guerre changeaient.

Le champ de bataille n'était plus seulement militaire. Il était moral, psychologique, intime.

Et chacun des deux camps venait de franchir un seuil que rien ne permettait de revenir en arrière.



CHAPITRE 9

CONSOLIDATION ET INTIMIDATION

Plateforme offshore – 04 h 15

Ariane Solberg n'avait pas bougé depuis des heures.

La table holographique projetait une carte mondiale en rotation lente : points lumineux clignotants sur quatre continents, chacun représentant une cellule opérationnelle. Pas des unités massives. Des équipes de cinq à huit personnes, entraînées, autonomes, reliées par un réseau crypté qui changeait de clé toutes les douze heures.

Malik entra avec un plateau : deux mugs de café noir, un paquet de biscuits secs.

— Tu n'as rien avalé depuis hier.

Elle prit un mug sans lever les yeux.

— Le colonel a répondu. Il ouvre la porte. Mais il ne l'ouvre pas en grand.

— C'est déjà ça.

Elle fit zoomer sur la capitale fédérale. Un point rouge fixe : le centre de détention où le fils était gardé.

— On maintient la surveillance 24/7. Si un garde dépasse les bornes, on intervient. Pas de discussion.

Kade, qui venait d'arriver, posa son casque sur la table.

— Les manœuvres simulées sont prêtes. Trois continents, quinze sites stratégiques. Mouvements de troupes fictifs, drones de diversion, brouillage électromagnétique localisé. Rien de réel, mais leurs radars vont voir une invasion fantôme.

Ariane hocha la tête.

— Lancez à 05 h 00 UTC. Pas de frappe. Juste du bruit.

— Objectif ?

— Consolidation. Montrer que nous sommes partout, que nous pouvons frapper n'importe quel point critique, mais que nous choisissons de ne pas le faire. Pour l'instant.

Elle se leva, alla jusqu'à la baie vitrée. L'océan était toujours noir, mais une fine ligne grise annonçait l'aube lointaine.

— La peur devient un outil de contrôle géopolitique quand elle est maîtrisée. Pas quand elle est aveugle.

Malik activa la séquence.

Capitale fédérale – 05 h 03

Les écrans du centre de commandement continental s'allumèrent d'un coup.

Des dizaines de signaux apparurent simultanément : mouvements massifs sur des bases aériennes en Europe de l'Est, perturbations logistiques près de ports stratégiques en Asie, brouillage sur des lignes de communication en Amérique du Nord.

Verhoeven fut réveillé par l'alerte prioritaire sur son communicateur personnel. Il enfila sa veste en moins de trente secondes, descendit les escaliers en courant presque.

Dans la salle de crise, l'équipe était déjà en place.

— Rapport, lança-t-il.

Rinaldi pivota vers lui, visage blême.

— Multiples anomalies. Déplacements coordonnés sur trois continents. Signaux de troupes, drones, cyber-intrusions mineures. Pas de contact physique. Pas de victime. Mais... c'est massif.

Verhoeven s'approcha de l'écran principal. Les points lumineux se déplaçaient avec une précision chirurgicale : encerclements simulés, feintes de pénétration, retraits synchronisés.

— Combien d'unités réelles ?

— Impossible à dire. Les signatures sont trop brouillées. Ça pourrait être dix mille. Ça pourrait être cent.

Le colonel sentit une sueur froide dans le dos.

Pas la peur du soldat. La peur de l'homme qui sait que son adversaire peut frapper n'importe où, n'importe quand, et choisit de ne pas le faire.

— C'est une démonstration, murmura-t-il.

— Oui. Et elle est mondiale.

Il pensa à son fils. À la cellule. À la photo que l'Alliance lui avait envoyée quelques heures plus tôt : le gamin assis sur un lit étroit, lisant un livre, l'air calme mais fatigué.

Pas de menace directe.

Juste la preuve qu'ils pouvaient le sortir de là en quelques minutes s'ils le voulaient.

Plateforme offshore – 06 h 47

Ariane observait les retours en temps réel.

Les armées conventionnelles repositionnaient leurs forces. Bases mises en alerte. Satellites redirigés. Mais aucune contre-attaque.

— Ils ont compris, dit Malik.

— Pas encore totalement.

Elle activa un nouveau canal sécurisé vers Verhoeven.

Message court :

Nous avons démontré notre portée. Aucun civil n'a été touché. Nous pouvons continuer ainsi. Ou nous pouvons discuter des conditions pour une désescalade mutuelle. Le choix est le vôtre.

Pas de signature. Pas d'émoticône. Juste des faits.

Kade s'approcha.

— Et s'il refuse ?

— Alors on passe à la phase suivante. Déplacements visibles mais non létaux. Neutralisation temporaire de systèmes de communication critiques. Perturbation de lignes logistiques militaires. Toujours sans sang.

— Ça risque de les pousser à l'erreur.

— C'est le but. La peur les rend prévisibles.

Elle se rassit, posa les mains sur la table. Les points lumineux continuaient leur danse silencieuse.

— Nous ne voulons pas la guerre. Nous voulons qu'ils arrêtent de nous traquer comme des animaux.

Malik murmura :

— Et si c'est trop tard pour ça ?

Ariane ne répondit pas tout de suite.

Elle pensa aux arrestations. Aux centres de réorientation. Aux familles séparées.

— Alors nous deviendrons ce qu'ils nous accusent d'être. Mais pas sans avoir tout essayé pour l'éviter.

Les vagues frappaient la coque avec régularité.

La consolidation continuait.

L'intimidation aussi.

Et dans les deux camps, on commençait à comprendre que la prochaine étape ne serait plus une simulation.



CHAPITRE 10

REDÉFINITION DU POUVOIR

Plateforme offshore – 14 h 18

Ariane Solberg observait la projection holographique de la planète comme on regarde un échiquier après un coup décisif.

Chaque point lumineux représentait une unité opérationnelle de l'Alliance : commandos trans déployés pour neutraliser des systèmes stratégiques à distance, unités lesbiennes maintenant la surveillance et l'infiltration sur les infrastructures clés, forces gays assurant la logistique et la communication globale. Tout bougeait avec une précision qui n'avait plus rien d'amateur.

Malik entra, tablette à la main, un sourire discret aux lèvres.

— Les gouvernements neutres commencent à envoyer des signaux diplomatiques officieux. Pas des alliances, mais des demandes d'explications. Ils veulent savoir jusqu'où on ira.

Ariane ne répondit pas tout de suite. Elle agrandit un cluster en Europe centrale : trois bases militaires qui venaient de

repositionner leurs forces défensives après les simulations de la nuit.

— Ils s'adaptent, dit-elle. C'est exactement ce qu'on voulait.

Kade, assis en face, croisa les bras.

— Et le colonel ?

— Il a reçu le dernier message. Pas de réponse directe, mais ses ordres ont changé. Dispersion des unités, renforcement des systèmes de surveillance, préparation à des manœuvres défensives ciblées. Il ouvre une fenêtre. Pas grande. Mais elle existe.

Ariane désactiva la couche tactique et fit apparaître les flux médiatiques internationaux. Les titres défilaient :

« Mouvements inexplicables sur plusieurs continents : qui tire les ficelles ? »

« Une force clandestine défie les armées conventionnelles sans effusion de sang. »

« L'Alliance LGBT : menace ou nouvelle réalité géopolitique ? »

— Le récit change, murmura Malik.

— Oui. Et c'est plus puissant que n'importe quelle frappe.

Elle se leva, marcha lentement autour de la table.

— Phase de consolidation : neutralisation des faiblesses structurelles sans contact civil. Renforcement de notre influence sur les gouvernements vulnérables. On continue les démonstrations non létales, mais on les rend plus visibles.

Kade hochla la tête.

— Exemples concrets ?

— Perturbation temporaire de satellites de reconnaissance sur des zones clés. Brouillage sélectif de communications militaires pendant des exercices. Déplacements visibles de nos cellules près de frontières sensibles – pas d'incursion, juste assez pour que les drones les captent.

Malik ajouta :

— Et on laisse fuiter des preuves de notre doctrine : aucun civil touché, regret exprimé pour Varga, engagement public à limiter les dommages.

Ariane s'arrêta devant la baie vitrée.

— Nous ne sommes plus une ombre. Nous sommes une puissance. Pas une armée classique, mais une force qui impose le respect par la maîtrise et la retenue.

Capitale fédérale – 15 h 02

Le colonel Verhoeven était assis dans son bureau, son fils en face de lui pour la première fois depuis des jours.

Le gamin – dix-sept ans, mince, regard fatigué mais droit – n'avait pas été maltraité. Juste interrogé. Séparé. Puis relâché sous conditions tacites après que Verhoeven eut accepté le canal indirect.

— Papa... je n'ai rien fait de mal, dit le jeune homme d'une voix basse.

— Je sais.

Verhoeven posa une main sur l'épaule de son fils. Le geste était maladroit, presque étranger après des mois de distance.

— Mais le monde a changé. Et je dois m'adapter.

Il se tourna vers l'écran mural. Les cartes montraient les repositionnements : bases renforcées, lignes logistiques sécurisées, mais aussi des zones où les analystes notaient des « anomalies non hostiles ».

— Ils peuvent frapper partout, murmura-t-il. Et ils ne le font pas.

Son fils leva les yeux.

— Parce qu'ils ne veulent pas de guerre ?

— Parce qu'ils veulent quelque chose de plus durable. Un nouvel équilibre.

Verhoeven se tut un moment.

— J'ai signé Séraphin pour protéger des valeurs. Mais si ces valeurs deviennent des chaînes...

Il n'acheva pas la phrase.

Plateforme offshore – 16 h 47

Ariane sourit légèrement – un sourire rare, fatigué mais satisfait.

— La première phase de redéfinition est réussie. Le colonel et son État sont désormais conscients que nous ne sommes pas un mythe.

Kade observa la carte.

— La prochaine étape ?

— Maintenir la pression tout en consolidant. Le dialogue continuera, mais chaque mouvement devra renforcer notre position. Toujours sans civil. Toujours stratégique.

Malik ajouta :

— Les armées conventionnelles se réorganisent. Pas pour nous écraser. Pour dialoguer. Pour prévenir. Pour comprendre les nouvelles règles.

Ariane désactiva la projection.

— Nous avons prouvé que la puissance peut se manifester sans violence inutile. Que la coordination et la discipline morale peuvent remodeler le monde.

Elle regarda l'océan.

— La guerre a changé. La peur est devenue un levier. Le respect, une arme.

La nuit tombait sur les continents.

Dans l'ombre, les unités de l'Alliance continuaient de se déplacer avec précision et retenue.

Invisibles pour la majorité.

Incontournables pour ceux qui savaient regarder.



CHAPITRE 11

CONFRONTATION FINALE

Capitale fédérale – 08 h 25

Le colonel Matthias Verhoeven s'installa dans la salle de crise, le visage fermé, le corps tendu par la fatigue accumulée et une angoisse qu'il ne montrait plus à personne.

Les écrans autour de lui affichaient les flux en temps réel : repositionnements défensifs, alertes mineures, anomalies non hostiles qui s'accumulaient comme des nuages avant l'orage.

Il ouvrit le canal sécurisé – celui qui n'existait pas officiellement, celui que l'Alliance avait maintenu ouvert depuis des jours.

Une voix synthétisée, calme et sans accent identifiable, répondit presque immédiatement.

— Colonel Verhoeven.

Il inspira profondément.

— Ariane Solberg, je présume.

Silence bref. Puis :

— Vous avez accepté le canal. C'est déjà un pas.

Verhoeven posa les mains à plat sur la table.

— J'ai accepté parce que vous détenez mon fils. Parce que vous avez démontré que vous pouviez frapper n'importe où sans tuer un seul civil. Parce que vous m'avez montré que le protocole que j'ai signé peut se retourner contre moi.

La voix resta neutre.

— Nous n'avons jamais eu l'intention de tuer votre fils. Nous l'avons protégé, même quand vos propres gardes pouvaient commettre une erreur.

— Protégé ? répéta Verhoeven avec une pointe d'amertume. Vous l'avez utilisé comme levier.

— Vous l'avez mis en danger en signant Séraphin. Nous avons simplement rappelé les conséquences.

Il ferma les yeux une seconde.

— Dites-moi ce que vous voulez. Vraiment.

La réponse vint sans hésitation.

— Nous voulons que les arrestations cessent. Que les centres de réorientation soient fermés ou transformés en structures de soutien volontaire. Que les lois « morales » soient révisées pour ne plus criminaliser l'identité. Nous voulons un cessez-le-feu réel, pas une trêve temporaire.

Verhoeven secoua la tête lentement.

— Vous demandez la reddition de l'État.

— Non. Nous demandons la fin d'une persécution systématique. Nous avons prouvé que nous pouvons coordonner à l'échelle mondiale, frapper chirurgicalement, et choisir de ne pas détruire. Vous avez vu nos capacités. Vous savez que nous pourrions faire beaucoup plus.

— Et si je refuse ?

— Alors nous passerons à des actions plus visibles. Neutralisation prolongée de réseaux critiques. Paralysie de chaînes logistiques militaires. Perturbation économique ciblée. Toujours sans victimes civiles. Mais la pression deviendra insoutenable. Votre économie, votre armée, votre opinion publique finiront par craquer.

Verhoeven se leva, marcha jusqu'à la fenêtre. La ville s'éveillait sous un ciel gris.

— Vous parlez de moralité. Mais vous menacez un État souverain.

— Nous menaçons un système qui menace nos vies. Il y a une différence.

Il se tourna vers l'écran comme s'il pouvait voir son interlocutrice.

— Et mon fils ?

— Il rentrera chez lui dès que les premières mesures concrètes seront prises. Libération des détenus non violents. Suspension des centres. Dialogue public sur les réformes.

Verhoeven resta silencieux un long moment.

— J'ai besoin de garanties.

— Vous avez déjà les nôtres : nous n'avons jamais menti sur nos intentions. Aucun civil n'a été touché intentionnellement. Nous respecterons les termes si vous les respectez.

Il revint s'asseoir.

— Je ne peux pas décider seul. Le gouvernement, le parlement...

— Vous êtes le pivot militaire. Votre avis technique pèse plus lourd que n'importe quel discours. Et vous savez que l'opinion commence à tourner. Les fuites sur Séraphin, les

images de Varga, nos démonstrations... la peur change de camp.

Verhoeven posa la main sur l'écran, comme pour toucher la voix.

— Très bien. J'accepte un canal de dialogue indirect. Nous établirons des paramètres clairs pour éviter tout incident. Mais je vous avertis : toute action contre les civils ou contre la structure de l'État sera considérée comme une agression.

— Accordé, répondit Ariane. Nous n'avons jamais eu l'intention de frapper les innocents. Nos manœuvres servent uniquement à démontrer notre capacité et à vous persuader de négocier sous nos conditions.

Plateforme offshore – 09 h 02

Ariane coupa le canal.

Elle se tourna vers Kade et Malik.

— C'est fait. Le colonel a accepté le dialogue. Il sait désormais que nous pouvons frapper de manière chirurgicale. Nous avons gagné le contrôle psychologique et stratégique sans verser une goutte de sang.

Kade observa la carte holographique. Chaque point lumineux représentait une unité prête à agir : coordination parfaite, discipline intacte.

— La prochaine étape ?

— Maintenir cette pression tout en ouvrant les négociations. Nous pouvons discuter, mais nous devons montrer que nous avons la force et l'organisation pour imposer le respect.

Malik ajouta :

— Les gouvernements alliés commencent à écouter. Certains proposent même des médiations neutres.

Ariane sourit légèrement – un vrai sourire, cette fois.

— Nous n'avons pas gagné la guerre. Nous avons gagné la reconnaissance.

Elle regarda l'océan par la baie vitrée.

— La confrontation finale n'était pas une bataille. C'était un dialogue. Et nous venons de le remporter.

La tension persistait encore dans l'air.

Mais un équilibre fragile s'était installé : la guerre invisible venait de franchir un seuil où la peur, la stratégie et la moralité définissaient chaque décision.

Dans ce nouvel ordre, l'Alliance n'était plus seulement une légende.

Elle était une force militaire et géopolitique à craindre,
capable de redéfinir les règles de la guerre moderne tout en
respectant ses propres principes.



CHAPITRE 12

ÉQUILIBRE FRAGILE

Plateforme offshore – 11 h 30 (quelques jours plus tard)

Ariane Solberg se tenait sur le pont supérieur, dos à la mer, les mains posées sur la rambarde froide.

Le vent salé lui fouettait le visage, mais elle ne bougeait pas. Pour la première fois depuis des mois, elle n'avait pas de tablette à la main, pas d'écran holographique à surveiller. Juste le bruit des vagues et le cri lointain d'un oiseau de mer.

Kade la rejoignit, un mug de café à la main – le sien, pas le sien à elle. Il s'appuya à côté d'elle sans rien dire pendant un long moment.

— Le colonel a transmis les premiers ordres concrets, finit-il par dire. Suspension temporaire des nouveaux internements. Libération conditionnelle de cent vingt-sept détenus non violents. Ouverture d'une commission d'enquête indépendante sur les centres.

Ariane hocha la tête lentement.

— C'est un début. Pas une victoire totale. Mais un début.

— Il a aussi demandé une rencontre physique. Neutre. Sous médiation d'un pays tiers.

Elle tourna légèrement la tête vers lui.

— Il veut voir à qui il parle.

— Ou il veut tester si on bluffe encore.

Ariane sourit – un sourire fatigué, presque résigné.

— On ne bluffe plus depuis longtemps.

Ils restèrent silencieux un moment. Le soleil perçait enfin la couche de nuages, jetant des reflets dorés sur l'eau.

— Et nous ? demanda Kade. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On maintient. On surveille. On continue les exfiltrations discrètes là où c'est encore nécessaire. On prépare des contre-mesures si le vent tourne. Mais on ne frappe plus pour frapper. On laisse le dialogue faire son travail.

Kade posa son mug sur la rambarde.

— Tu crois qu'il tiendra ?

— Le colonel ? Peut-être. Il a un fils à protéger, un pays à diriger, et maintenant une conscience qui le ronge. Ça fait beaucoup de poids sur un seul homme.

Elle se redressa.

— Mais ce n'est plus seulement lui. L'opinion publique bouge. Les médias internationaux posent des questions. Certains gouvernements alliés commencent à hésiter sur les sanctions morales. Le mythe que nous avons construit est devenu trop gros pour être ignoré.

Kade regarda l'horizon.

— Et si on gagne vraiment ? Qu'est-ce qu'on devient ?

Ariane ne répondit pas tout de suite. Elle pensa aux familles qu'ils avaient sorties, aux vies sauvées, aux erreurs comme Varga qui pesaient encore sur sa poitrine.

— On devient ce qu'on a toujours dit qu'on voulait être : une force qui protège, pas qui domine. Une ombre qui n'a plus besoin d'être invisible pour exister.

Elle se tourna vers lui.

— Mais on reste vigilants. La paix est plus fragile que la guerre.

Capitale fédérale – 14 h 45

Verhoeven était assis dans son bureau, porte fermée, lumière tamisée.

Son fils était rentré la veille au soir – pâle, silencieux, mais indemne. Il dormait maintenant dans sa chambre, porte entrebâillée, comme quand il était petit.

Le colonel regardait un dossier ouvert sur son bureau : les premiers rapports de la commission d'enquête. Des témoignages. Des photos. Des preuves que Séraphin avait dépassé ses bornes bien avant que l'Alliance n'apparaisse.

Il referma le dossier.

Son communicateur vibra doucement. Message entrant – canal indirect, toujours le même.

Les premières libérations ont été confirmées. Merci pour ce pas. Nous maintenons notre engagement : aucun civil ne sera touché tant que le dialogue avance. Prochaine étape : proposition de médiation neutre. Lieu et date à convenir.

Pas de menace. Pas d'ultimatum. Juste des faits.

Verhoeven posa le communicateur.

Il se leva, alla jusqu'à la fenêtre. La ville bruissait en bas – circulation, voix, vie ordinaire.

Il pensa à Ariane. À la voix calme qui avait négocié sans jamais hausser le ton. À la force invisible qui avait failli détruire tout ce qu'il défendait... et qui, paradoxalement, l'avait forcé à regarder en face ce qu'il défendait vraiment.

Il murmura pour lui-même :

— Peut-être que l'équilibre est possible.

Peut-être.

Plateforme offshore – crépuscule

Ariane descendit au niveau inférieur.

Les équipes étaient au repos relatif : certains dormaient, d'autres parlaient à voix basse, d'autres encore vérifiaient du matériel.

Elle s'arrêta devant une petite salle commune. Kade et Malik y étaient, autour d'une table basse, en train de regarder une carte simplifiée – pas holographique, juste du papier et des punaises.

— On dirait une vraie guerre d'avant, dit-elle en entrant.

Kade leva les yeux.

— C'est plus simple.

Elle s'assit avec eux.

— Demain, on envoie la proposition de médiation. Lieu neutre. Sécurité partagée. Pas d'armes lourdes.

Malik hochait la tête.

— Et après ?

— Après... on verra si les mots suffisent.

Elle posa la main sur la carte, couvrant un continent entier.

— Nous avons remodelé le pouvoir sans le prendre. C'est déjà une victoire.

Le crépuscule tombait sur l'océan.

La plateforme continuait de tanguer doucement.

La guerre invisible n'était pas finie.

Mais elle avait changé de nature.

Elle était devenue une conversation.

Et dans cette conversation fragile, l'Alliance et les États apprenaient, lentement, à coexister.



ÉPILOGUE

NOUVEL ORDRE

Quelques mois plus tard

Le monde n'avait pas basculé dans un grand fracas.

Pas d'explosions finales, pas de reddition spectaculaire, pas de drapeaux arc-en-ciel hissés sur les capitales.

Il avait changé dans le silence des négociations interminables, des communiqués prudents, des commissions mixtes qui se réunissaient dans des hôtels neutres sous haute sécurité.

Les centres de réorientation les plus durs avaient fermé ou été reconvertis en centres de soutien psychologique volontaire. Les lois « morales » les plus extrêmes avaient été assouplies – pas abrogées partout, mais suffisamment pour que les arrestations massives cessent. Les symboles arc-en-ciel n'étaient plus automatiquement classés comme « subversifs ».

L'Alliance n'était plus une ombre clandestine.

Elle était devenue une entité reconnue – pas un État, pas une ONG, mais une force transnationale de protection et de

dissuasion. Des observateurs internationaux la surveillaient. Des diplomates la consultaient discrètement. Des médias la décrivaient comme « la première armée post-nationale à imposer sa légitimité par la retenue plutôt que par la conquête ».

Capitale fédérale – Bureau du colonel Verhoeven

Matthias Verhoeven était assis à son bureau, les manches retroussées, une pile de rapports devant lui.

Son fils était entré sans frapper – habitude qu’il avait prise depuis son retour. Il s’assit en face, posa un café sur la table.

— Tu travailles encore sur les protocoles de désescalade ?

Verhoeven leva les yeux.

— Oui. Et sur les audits des anciens centres.

Le jeune homme hocha la tête.

— Tu sais que les gens parlent de toi comme d’un traître dans certains cercles ?

— Je sais. Et dans d’autres, comme d’un homme qui a évité une guerre.

Il referma le dossier.

— J’ai signé Séraphin pour protéger des valeurs. J’ai négocié avec l’Alliance pour protéger mon fils... et peut-être pour protéger quelque chose de plus grand.

Son fils sourit légèrement – un sourire qui ressemblait à celui de sa mère.

— Tu as changé.

— Le monde a changé. Moi, je m’adapte.

Verhoeven se leva, alla jusqu’à la fenêtre. La ville bruissait en bas. Des drapeaux flottaient sur les bâtiments officiels – les mêmes qu’avant, mais avec, parfois, un petit ruban coloré discret attaché à un lampadaire.

Plateforme offshore – même jour

Ariane Solberg avait quitté la plateforme pour la première fois depuis longtemps.

Elle se tenait sur une petite île neutre, dans une salle de réunion aux vitres fumées. En face d’elle : des diplomates, des observateurs internationaux, et – de l’autre côté d’une cloison sécurisée – le colonel Verhoeven en visioconférence.

Pas de poignées de main. Pas de discours triomphal.

Juste un accord signé :

Cessez-le-feu permanent.

Surveillance mutuelle.

Mécanisme de médiation en cas de dérapage.

Engagement commun à protéger les civils, quel que soit le camp.

Ariane signa en dernier.

Elle regarda la caméra.

— Nous n'avons jamais voulu détruire. Nous voulions exister.

Verhoeven, de son côté, répondit d'une voix calme :

— Et maintenant, nous devons apprendre à coexister.

La connexion se coupa.

Ariane sortit sur la terrasse de l'île. Le vent était doux. Kade l'attendait, adossé à une rambarde.

— C'est fini ? demanda-t-il.

— Non. C'est commencé.

Elle regarda l'horizon.

— La vraie guerre, c'était de faire reconnaître que la force n'est pas seulement dans les armes. Elle est dans la coordination, la discipline, et la décision de ne pas tuer quand on le pourrait.

Kade hocha la tête.

— Et maintenant ?

— Maintenant, on veille. On protège. On continue d'exfiltrer ceux qui en ont encore besoin. Et on laisse le monde s'habituer à notre existence.

Le soleil se couchait sur l'océan.

Dans les capitales, les armées conventionnelles s'entraînaient toujours.

Dans les quartiers, des familles se reconstruisaient.

Dans les ombres, les unités de l'Alliance LGBTQ+ continuaient de se déplacer – plus discrètes, plus calmes, mais toujours prêtes.

La peur avait changé de camp, puis elle s'était transformée en respect prudent.

La guerre invisible n'avait pas disparu.

Elle s'était simplement muée en un nouvel ordre – fragile, imparfait, mais réel.

Et dans ce nouvel ordre, ceux qu'on avait marginalisés
avaient prouvé qu'ils pouvaient non seulement survivre,
mais redéfinir les règles.

Sans un seul coup de feu inutile.

Fin.



TABLE DES MATIÈRES

Préface

Prologue : L'Éveil de la Peur

Chapitre 1 – Zone grise

Chapitre 2 – Narratif national

Chapitre 3 – Architecture

Chapitre 4 – Effet secondaire

Chapitre 5 – Protocole Séraphin

Chapitre 6 – Fils en ligne de mire

Chapitre 7 – Plan en mouvement

Chapitre 8 – Le dilemme du colonel

Chapitre 9 – Consolidation et intimidation

Chapitre 10 – Redéfinition du pouvoir

Chapitre 11 – Confrontation finale

Chapitre 12 – Équilibre fragile

Épilogue – Un nouvel ordre

À PROPOS DE L'AUTEUR



Roger-Luc Chayer est journaliste, chroniqueur et musicien. Observateur attentif des dynamiques sociales et politiques contemporaines, il s'intéresse particulièrement aux rapports de pouvoir, aux enjeux géopolitiques et aux réalités des communautés LGBT+.

Avec Alliance Invisible, il signe un roman de science-fiction géopolitique où se croisent stratégie, tension militaire et réflexion sur la peur collective. Son écriture mêle rigueur

journalistique et sens du récit dramatique, proposant un univers à la fois réaliste, troublant et profondément humain.

Il vit au Canada et possède la double nationalité canadienne et française.





l'Alliance Invisible

Ils peuvent frapper n'importe où.
Ils choisissent de ne pas le faire.
Pour l'instant.

Un roman de
Roger-Luc Chayer

*«La vraie puissance n'est pas dans les armes.
Elle est dans la décision de ne pas les utiliser.»*
- Surre